

Dossier pédagogique

Les Combustibles

d'Amélie Nothomb, 1994



Les indications de page se basent sur l'édition LDP, édition 22, avril 2014

LA COMPAGNIE LES PETITS BOSSUS PRÉSENTE

Les Combustibles

D'AMÉLIE NOTHOMB

MISE EN SCÈNE CHLOÉ RODRIGUEZ

Licence spectacle : 2-10231



Dossier pédagogique par Fanny Anger

LA PIÈCE

Les Combustibles est la seule pièce de théâtre d'une auteure proluxe.

En effet, **A. Nothomb** publie un roman par an. Dans cette pièce, trois personnages, prisonniers d'une guerre atroce, doivent pour survivre au froid, brûler des livres.

Pourquoi A. Nothomb a-t-elle choisi d'écrire une pièce théâtrale sur ce thème plutôt qu'un roman ? Nous ne pouvons avancer que des conjectures.

Peut-être que le théâtre permet de matérialiser la guerre et son caractère horrible, terrifiant, en y incluant une dimension sonore, les bruits des bombardements, peut-être aussi que le dialogue théâtral accentue les tensions entre les personnages. La fin, hors champs, a également davantage de force.

Quoi qu'il en soit, qu'un spectacle vivant rende compte de l'importance de la littérature permet une magnifique mise en abyme : le texte théâtral s'imbrique dans le texte littéraire auquel il rend hommage. Car, si les livres paraissent superflus en temps de guerre, l'auteur nous démontre que brûler des livres revient à devenir une bête, à perdre la guerre, et au bout du compte, à perdre la vie.

A. Nothomb donne une place vitale à la littérature. Aussi est-on en droit de se demander si la littérature ; et l'art en général, sont garants de notre humanité?

Est-ce ce qui peut nous permettre de rester humain en temps de guerre ?

Ce qui peut nous amener à résister à la barbarie ?

RÉSUMÉ

Dans une ville assiégée, trois personnages, le Professeur, son assistant Daniel, et sa petite amie Marina, tentent de survivre. Leur principal ennemi : le froid.

Ils sont frigorifiés. Dans l'appartement du Professeur, tout a servi de combustibles, de la table aux montants du lit. Il reste une chaise et une très belle bibliothèque remplie de livres.

Tour à tour, dans des joutes verbales flirtant avec la violence, les personnages vont débattre d'abord de l'idée de conserver les livres puis quand se réchauffer devient une question de vie ou de mort, le débat se déplacera : quel livre peut-on, doit-on brûler en premier... ?

TITRE

La définition de combustible est la suivante : *corps dont la combustion provoque de la chaleur*. On pense à des combustibles de types solides comme le bois, ou liquide comme le pétrole ou encore gazeux comme le butane. On ne pense pas de prime abord aux livres.

La fonction première du livre n'est pas de servir de combustible mais d'instruire. Ici, pourtant, les livres serviront de combustibles. Ce n'est pas sans rappeler les autodafés perpétrés par les régimes dictatoriaux, dont nous reparlerons.

L'enjeu de cette pièce est là : brûler des livres fait-il de nous des animaux ? « *Je suis une bête !* » s'exclame Marina, alors qu'il ne reste plus qu'un livre entre les mains du Professeur.

Cependant, si on joue avec la polysémie et si on prend le mot au niveau métaphorique, les livres sont également un combustible pour l'intellect. Lorsqu'on lit un ouvrage, la lecture « produit » des connaissances, des réflexions, des découvertes, carburant essentiel à un développement intellectuel, corporel et social.

Ne dit-on pas que les livres sont une nourriture spirituelle ? Le Professeur va même plus loin. Lorsque Marina déplore ne rien avoir mangé, page 20, il lui propose... Un livre. « *Voici un aliment qui vous nourrira davantage : L'Honneur de l'horreur de Kleinbettingen. Vous allez me dévorer ça.* »

Toutefois, les « **Combustibles** » peuvent également désigner les trois personnages, jouets du destin, pris dans la tourmente de l'Histoire, combustibles qui alimentent une guerre qui les dépasse.

Que faire de sa vie quand elle est ainsi subordonnée à des aléas extérieurs aussi violents ? Le libre arbitre disparaît, et quand on ne peut plus choisir, prendre son destin en main, alors on est réifié.

Victimes de privations dans le meilleur des cas, d'exactions ou de représailles, les populations sont les combustibles d'une guerre, bien malgré eux.

C'est ce que nous dit Marina quand elle explique qu'elle ira sur la place servir de cible au sniper. Elle a déjà compris qu'elle n'était plus qu'un « combustible », alimentant le tableau de chasse du sniper.

LES PERSONNAGES

Le Professeur : Il n'a pas de nom propre, il est désigné par une fonction. C'est un Professeur mais pas de n'importe quelle matière : il enseigne la littérature. Cela fait de lui l'expert dans ce domaine, la valeur de référence, celui dont la parole revêt une importance capitale (même si on découvre qu'il est un hypocrite, n'assumant pas ses goûts littéraires). Il est le personnage incarnant le pouvoir : d'abord celui de la connaissance, c'est un érudit, puis celui de l'âge. En dernier lieu, le fait qu'il soit le propriétaire des lieux -et des livres- lui donne le pouvoir de décider de qui habite ou non chez lui, et quel livre on brûle ou non. Il répétera à deux reprises pages 67 et 68 : *«Et je vous rappelle que le chef, c'est moi. »*

Cependant, au fil de la pièce, le pouvoir ou l'armure se fissure. D'abord parce qu'en faisant de lui un hypocrite, n'assumant pas ses goûts littéraires, A.Nothomb se moque de la figure de l'homme cultivé, universitaire et mondain. Ensuite, parce que tombant sous le charme de Marina, elle fait de lui un vieillard libidineux. Mais Marina réussira à lui démontrer qu'elle n'est pas victime du désir du Professeur, mais qu'elle l'utilise. Fier et plein d'orgueil, le Professeur tentera jusqu'au bout de maintenir son pouvoir, jusqu'au dernier livre ;

Daniel : C'est un jeune homme idéaliste. Assistant du Professeur, plein de déférence envers ce maître qu'il admire, il est à la fois le miroir et le repoussoir des autres personnages.

On peut croire que le Professeur lui ressemblait à son âge, c'est pourquoi le vieil homme se reconnaît en lui. Mais encore rempli d'idéaux, il refuse l'hypocrisie qu'il découvre chez son mentor.

De la même façon, Marina est attirée par lui, car il lui renvoie l'image de la plus belle jeune fille de l'Université. Mais elle n'est pas dupe. Page 18, elle dit : *« Chaque automne, Daniel séduit une étudiante de dernière année – de dernière année pour avoir la garantie de ne pas la revoir l'année d'après. »*

Daniel est le personnage au milieu : entre Marina et Le Professeur. Il dit page 81 : *« Mais rendez-vous compte ! Où suis-je tombé ? Entre un type qui se permet tout parce que c'est la guerre, et une fille qui se permet tout parce qu'elle a froid ! »* Il a du mal à prendre position, à choisir son camp.

Marina : Son prénom évoque forcément la mer, et le port. Est-ce une piste pour nous signifier que ce personnage possède un accès vers l'extérieur, vers l'ailleurs ? Seul personnage féminin de la pièce, elle a, face à elle, deux fortes personnalités.

C'est pourquoi, d'emblée, on aurait tendance à la juger fragile. Cette impression est renforcée par sa description physique, elle est maigre et par le fait qu'elle perd son logement. Sa chambre à l'Université est détruite dans un bombardement. Hébergée par le Professeur, elle lui est redevable, ce qui ne va pas l'empêcher de résister à ses avances d'une façon tout à fait originale et philosophique. Ainsi, elle démontre sa supériorité intellectuelle.

De tous les personnages, c'est elle qui aime le plus la littérature. Même si elle insiste pour brûler les livres, elle dit tout de même, page 17 : *« Ainsi, vous croyez que j'ai perdu l'amour des livres. Moi, je crois que vous n'avez jamais été capables de les aimer vraiment : vous les avez toujours vus comme du matériel pour vos thèses, et donc pour votre avancement. »*

De la même manière, elle n'est pas dupe du petit jeu de séduction de Daniel et sait pertinemment le lui faire remarquer. Dépourvue d'illusions, forte et intelligente, elle est la première, lorsque le dernier livre est jeté au feu, à se rendre sur la place, s'exposant aux balles mortelles du sniper. Cet acte résonne, alors, comme un sacrifice et non comme un suicide. Sa mort en est d'autant plus tragique.

Lieux & contexte historique

Il n'est fait mention d'aucun nom de lieux. La guerre n'est pas nommée. On ne sait pas qui se bat contre qui, ni pour quoi. Les combattants sont appelés : « les Barbares ». Comme il n'y a aucune allusion à un autre groupe, on a l'impression que les « Barbares » se battent contre la population. Ce qui donne un goût particulièrement amer à cette guerre.

Ne pas nommer les lieux ni contextualiser la guerre donne une dimension universelle à la situation que vivent les personnages. Ce pourrait être n'importe où et n'importe quelle guerre.

Après avoir résumé l'intrigue, brossé à grands traits les caractères des personnages et défini lieux et contexte historique, nous verrons comment les procédés théâtraux tel la catharsis ou le choix cornélien sont utilisés pour mieux saisir la dramaturgie de l'œuvre.

Les procédés théâtraux

La dimension cathartique : Si on ne peut pas parler de catharsis *stricto sensu* car il n'y a pas d'édification morale dans ce texte, la non-caractérisation du lieu et du contexte historique, la représentation des personnages : deux hommes, une femme, jeunes et vieux, donnant une dimension universelle à la situation, permettent une identification du spectateur.

Le spectateur est alors en mesure de se poser les questions suivantes : « qu'aurais-je fait à leur place ? » « Aaurais-je brûlé des livres pour avoir moins froid ? » « Et si oui, quels livres j'aurais brûlé en premier ? » - à noter que cette dernière question ressemble fortement à une autre qu'on pose parfois : « quel livre j'emporterais sur une île déserte ? Quel livre est suffisamment riche pour me faire oublier la solitude et le désarroi ? »

A. Nothomb donne trois réponses différentes à ces questions. Ces trois réponses sont les trois personnages.

Si **le Professeur** s'insurge au départ à l'idée même de brûler ses livres page 16 : « *si nous mettions à brûler les livres, alors, vraiment, nous aurions perdu la guerre* », il finira tout de même par mettre tous ses ouvrages au feu, malgré les suppliques de Marina : « *Mais que ce livre dure jusqu'à notre mort !* »

Il est l'hypocrite qui tait ses préférences littéraires sous couvert de bienséance universitaire et mondaine. Il est le lâche qui n'hésite plus, une fois lancé, à sacrifier les ouvrages, et qui profitera jusqu'au bout de « *la dernière flambée* ». Il est le « collabo » puisqu'il alimente l'autodafé avec complaisance, on peut même se demander s'il n'en tire pas une sorte de jouissance. Il sera le dernier à se rendre sur la place pour mourir. Encore faut-il le croire - il ne fait que le dire, on ne le voit pas faire.

Daniel est un donneur de leçon. Il sait ce qu'il faut faire, il le dit mais n'accomplit rien. « *Un livre, c'est un détonateur qui sert à faire réagir les gens* » dit-il page 83, sans lui-même réagir. Il est le complice passif du Professeur.

S'il refuse l'idée de voir les livres brûler, il n'agit en aucune façon pour les sauver. Il a froid comme les autres, il se rend à l'Université pour bénéficier de la chaleur des tuyaux. Mais à l'inverse de Marina qui récuse l'idée de voir brûler le dernier livre, il ne prend pas la parole pour la soutenir. Marina reste curieusement seule dans ce combat. Le dégoût que lui inspire Marina qui s'est donnée au Professeur pour quelques moments de chaleur, l'emporte sur le combat politique et littéraire qu'il aurait dû mener. Renfermé sur ses propres préoccupations intimes, il ne parvient pas à « entrer en résistance », à réagir en citoyen.

Marina : « *L'enfer, c'est le froid* » dit-elle, en citant Bernanos. Tétanisée par le froid au départ de la pièce, Marina est la plus encline à brûler les livres.

Page 37 « L'éternité ne fait pas le poids devant deux minutes de chaleur. » Elle se définit elle-même comme un animal.

Page 36 « Le Professeur : Vous devenez un véritable animal, Marina.

Marina : Non : je suis un animal. »

La correction que Marina apporte changeant le verbe « devenir » par « être » est importante. Cette phrase fait écho à « je suis une bête ! » qu'elle lance à la fin et dont on reparlera.

Mais, au fur et à mesure que le froid s'intensifie, elle montre une grandeur d'âme dont les deux autres sont cruellement dépourvus.

En tentant par tous les moyens de sauver le dernier livre, elle rentre à dessein dans le jeu du Professeur, elle « *se redresse pour arrêter son geste* », elle s'engage dans une forme de résistance. Son échec ne la diminue en rien, tous les beaux gestes ne sont pas destinés à réussir, qu'ils soient faits est essentiel.

Ce n'est d'ailleurs pas cet échec qui la conduit sur la grand-place pour mourir, mais le fait qu'il n'y ait plus de livre qui lui survive. Par conséquent, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. La mort de Marina dévoile son humanité.

Les deux autres ne feront que la suivre.

Avec ces trois personnages différents, A. Nothomb nous laisse le loisir de nous « purifier » de nos réactions avouables ou inavouables. Aurions-nous été héroïque, endurant le froid pour ne pas brûler des livres, ou au contraire aurions-nous mis les livres dans le poêle ou nous serions-nous contentés de les regarder brûler, complice passif jouissant tout de même de la chaleur ?

Le choix cornélien : Dans cette pièce, sont en balance la survie des personnages et la valeur de la littérature, la valeur de la vie et la valeur de l'Art.

Qu'est-ce qu'une vie sans l'Art ? Vaut-elle la peine d'être vécue. C'est une vraie question philosophique. Si je ne vis pas, alors l'Art n'a pas lieu d'être, mais une vie sans Art est une vie vide, qui nous rabaisse à l'animalité. Toutes les sociétés même les plus primitives développent une forme d'Art. Les fresques de Lascaux en sont l'exemple parfait. La littérature, et avec elle, l'art en général, nous différencie de l'animal. L'Art nous fait sortir de l'état de nature.

En temps de guerre, il est plus utile que jamais. « *Il [le livre] est ce qui peut nous faire oublier la guerre !* » Il est à noter que l'Art est la première chose que les régimes tyranniques ou dictatoriaux s'emploie à faire disparaître. Les autodafés en sont un exemple.

De plus, A. Nothomb choisi de nommer les guerriers du conflit qui n'a pas de nom et pourrait être n'importe lequel « les Barbares ». Ce terme n'est pas anodin. Si étymologiquement, le barbare est l'étranger pour le grec ou le romain, il désigne plus tard, tout ce qui n'est pas civilisé. Ou encore, ce qui choque, qui n'est pas de bon goût, qui n'est pas *civilisé* au sens intellectuel du terme. Dans la pièce de A.Nothomb, les Barbares ne jettent pas les livres au feu, mais indirectement ils sont à l'origine de l'autodafé que le Professeur, Daniel et Marina doivent se résoudre à faire, s'ils ne veulent pas mourir de froid. Et c'est d'autant plus pervers.

Les trois personnages sont obligés d'établir une hiérarchie dans la bibliothèque du Professeur. Mais un livre est un livre, qu'importe s'il est une œuvre universelle ou un roman plus sentimental, comme le dit Marina, « *il est la seule beauté qui nous reste.* » Trancher le nœud gordien revient à mourir.

Le hors-champ : Le hors-champ est un terme plus souvent utilisé au cinéma qu'au théâtre mais il s'applique particulièrement dans cette pièce.

En allant se sacrifier sur la grand-place, en offrant son corps (elle n'est plus qu'un corps, son âme a brûlé avec le dernier livre), Marina se dérobe à notre vue, mais sa mort n'en est que plus spectaculaire. Notre imagination nous entraîne sans peine sur la grand-place, aiguillonnée par la naïveté de Daniel.

Révélee par une remarque cynique du Professeur, le geste de Marina nous apparaît alors comme une évidence qu'elle seule a su voir.

Page 88

« Daniel : Je me demande ce qu'elle est allée faire, dehors.

Le Professeur : Comment, vous ne le savez pas ?

Daniel : vous le savez, vous ?

Le Professeur : Mais oui. Elle m'a toujours dit que le jour où il n'y aurait plus de livres, elle irait se promener au milieu de la grand-place. Il paraît que c'est le nouveau suicide à la mode. »

Si Daniel se précipite à sa suite après avoir compris ce que Marina était allée faire dehors, si on comprend alors qu'il va mourir également, son geste n'est qu'une pâle copie du geste de Marina. À noter que le cynisme du Professeur ne le sauvera pas. Il avoue qu'il ira lui-même se promener sur la grand-place, cédant alors à la « *mode* », ce qui est d'autant plus méprisable qu'il a toujours détesté cela.

La matérialisation du temps qui passe : La question du temps est posée assez vite. Dès la page 10 du texte, le Professeur dit : *« Vous avez le privilège de découvrir ce que n'avouera jamais aucun professeur de littérature : ce qu'il lit – ce qu'il lit vraiment – pendant son temps libre. »* Ce à quoi Daniel répond : *« Temps libre... La guerre est-elle un temps libre ? »*

Certes, la guerre ne peut être envisagée comme un loisir – et là encore apparaît le cynisme du Professeur. C'est un temps hors du temps, vide comme suspendu. Entre la vie et la mort. Et les livres vont servir d'étalon, d'indice de mesure du temps. D'abord, au début de la guerre, on peut avoir le luxe de choisir les livres qu'on va jeter au feu. Cependant, plus la guerre s'éternise, plus le choix se rétrécit jusqu'au sacrifice ultime. En disparaissant petit à petit des rayonnages des bibliothèques du Professeur, le livre devient la mesure du temps qui passe, de la guerre qui s'enlise, du froid qui se fait plus mordant.

« Acte 1 : Au fond de la pièce, une immense bibliothèque surchargée de livres couvre tout le mur. [...]

Acte 2 : Même salon. Au fond, la moitié des rayons de la bibliothèque sont vides.

[...]

Acte 3 : Même pièce. Dans la bibliothèque, au fond, il reste une petite dizaine de livres regroupés en une pile. »

Les livres se transforment en horloge. Alors la question « quel ouvrage conserver ? », devient capitale. Car quand le temps est vide, suspendu, il faut le remplir. La lecture a ce rôle.

À noter que les livres sont aussi une unité de poids. Page 17, l'auteur fait un jeu de mots sur le terme « livre », qui est aussi une unité de mesure de poids :

« Le professeur : C'est parce que vous êtes trop frileuse. Normal : combien pesez-vous ? Quatre-vingts livres ?

Marina : Je pèse deux milles livres : les livres que vous brûlerez pour me réchauffer, Professeur. »

Les différents procédés théâtraux permettent non seulement d'impliquer le spectateur et d'interpeller sa conscience citoyenne, mais aussi de poser la question du temps. Comment remplir le temps vide, comment dénouer un temps de crise, comment survivre aux temps de guerre ? Grâce aux livres, nous dit l'auteur.

La Littérature, valeur et rôle

Bien vite, la question de savoir ou non si on va brûler des livres est évacuée.

Il est évident que les personnages ont trop froid et vont tout faire pour se réchauffer.

C'est alors que jaillit la question : quels livres brûler en premier ? Quels livres méritent d'être gardés ? La littérature peut-elle être soumise à une hiérarchisation ? Certains livres valent-ils plus que d'autres ? Évidemment, brûler des livres permet de survivre mais à quel prix ? Un livre est-il plus important quand il produit de la chaleur ou quand il est lu, et qu'il nourrit l'esprit et produit « *une vision du monde* » ?

Face à la disparition des livres, face à la guerre qui continue, les personnages révèlent leur vrai visage, leur vraie valeur. Le Professeur qui ne voulait pas entendre parler de brûler des livres les jette maintenant au feu, tandis que Marina qui aurait vendu père et mère pour quelques minutes de chaleur tentera de sauver le dernier livre des flammes.

Aussi la disparition des livres ne matérialise pas seulement le temps qui passe, la guerre qui s'éternise mais marque les personnages au fer blanc, si bien que leurs personnalités se découvrent, dévoilant des secrets que tous auraient préféré garder. On apprend ainsi que le Professeur aime des livres qu'il a dénigré devant ses étudiants, et que Daniel n'est qu'un fade coureur de jupon. Il ne parvient pas à poser un acte fort, il ne fait que parler.

Seule Marina est restée égale à elle-même : elle est prête à tout pour se réchauffer.

Sa volonté de sauver le dernier livre est une tentative de réchauffer son âme, car le livre est « *ce qui peut nous faire oublier la guerre.* » Ce à quoi le Professeur répondra « *Il ne nous fera pas oublier la guerre longtemps.* » Comme il s'agit du *Bal de l'Observatoire* que le Professeur a souvent dénigré, on peut se demander s'il parle ici du contenu ou du contenant. Autrement dit, le *Bal de l'Observatoire* est-il un livre mineur qui ne permet pas d'élever l'esprit, et ne l'occupera pas longtemps ou fera-t-il un piètre combustible ?

Qu'importe ce que pense le Professeur. Marina a raison de ne pas vouloir le brûler, « *il est la seule beauté qui nous reste.* »

La hiérarchisation de la littérature : Page 21, Marina ne dit-elle pas « *Un Kelinbettingen vaut plus que deux Sterpenich.* » Tous les livres ne sont pas équivalents. Il y en a qui sont plus importants que d'autres. Mais sur quel critère juger ? Le plaisir qu'on a de les lire ou la reconnaissance intellectuelle et universitaire qu'ils possèdent ou non ? La scène d'exposition montre le Professeur en train de travailler. Et lorsque son assistant l'interroge, il avoue travailler sur le *Bal de l'Observatoire*, livre dont il a dit du mal pendant des années.

Aussi Daniel est-il surpris. Mais le Professeur avoue ne plus lire les auteurs qu'il encensait à l'Université. Pour Daniel, c'est normal. Le Professeur ne va pas relire des auteurs sur lesquels il a écrit une thèse. Dès le début de la pièce, le ton est donné. Il y a des auteurs qu'il est bon de lire, d'autres dont il faut cacher la lecture.

À noter que les auteurs cités : Faterniss, Obernach, Esperandio, Kleinbettingen, n'existent pas. Mais leurs noms ont des consonances particulières et suggèrent des gens sérieux, tandis que Blatek, nom plus court et commençant par la consonne « bla » évoquant le « blabla », parole creuse et vaine, nous paraît tout de suite plus risible. Daniel et le Professeur font donc une hiérarchisation dans la littérature. On comprend même que tout le travail du Professeur est de dire ce qu'il convient de lire. Car il y a une bienséance intellectuelle, universitaire, culturelle à respecter.

Mais très vite, cette hiérarchisation se renverse, page 14, au moment où le Professeur s'exclame : « *Je ne suis pas intelligent ! Je n'ai aucun plaisir à lire les auteurs que j'admire. J'aime lire Blatek parce que c'est bête. Ça fait vingt-cinq ans que je mens à mes étudiants.* » Il avoue là plusieurs choses : qu'il classe les livres selon qu'ils sont intelligents ou bêtes, qu'il est un hypocrite, mais aussi qu'on peut aimer un livre « *parce que c'est bête.* » Aussi, la

littérature peut être hiérarchisée selon des critères différents : soit un critère universitaire d'intelligence et de sérieux soit un critère de plaisir de lecture.

Lire un acte de résistance ?

La question de savoir quel livre va-t-on brûler pose en creux une autre question : la littérature sert-elle à quelque chose ?

Le Professeur pense que les livres sont utiles puisqu'il dit, page 18, préférer brûler Marina que des livres, car Marina n'est « *d'aucune utilité* ». Mais à quoi sert la littérature ? À ne pas perdre la guerre ?

Page 16, le Professeur dit « *Si nous nous mettions à brûler des livres, alors vraiment, nous aurions perdu la guerre.* » Il n'a pas tort.

De tout temps, les livres sont considérés par certains comme perversion de l'âme, potentiellement dangereux ou véhiculant d'idées contestataires. Aussi les régimes dictatoriaux ont toujours pris soin de détruire les livres dans des autodafés. Lire est donc un acte de résistance.

Si on veut transposer à nos élèves l'acte de détruire un livre, proposons-leur de regarder la vidéo suivante <https://youtu.be/hBI1c5Lsofg>, intitulée « ceux qui ont brûlé des livres s'en prennent aujourd'hui à Internet » lorsque des gouvernements ont tenté de régir le net, lieu de la libre expression par excellence.

L'autodafé auquel le Professeur doit se résoudre n'est pas sans rappeler un autre autodafé littéraire célèbre : *Fahrenheit 451*, dont il est fait mention page 61. Ce livre de science-fiction écrit par Ray Bradbury en 1953, raconte l'histoire d'un pompier, dans une société où l'écrit n'a plus le droit de cité, qui met le feu aux livres afin de les détruire.

C'est la rencontre avec une jeune femme, Clarisse, dont Marina pourrait être le double, qui va lui ouvrir les yeux et lui donner envie de s'intéresser aux livres plutôt que de les brûler.

Dans cet ouvrage, le livre est l'objet à détruire, preuve qu'il est dangereux pour la société. Après avoir brûlé tous les ouvrages du grenier d'une femme qui n'a pas voulu quitter ses livres et a préféré mourir avec, Montag, le pompier est perturbé : « *Il doit y avoir quelque chose dans les livres, des choses que nous ne pouvons imaginer, pour décider une femme à rester dans une maison qui brûle ; il y a sûrement une raison. [...]* Ce n'est pas seulement la mort de cette femme. La nuit dernière j'ai pensé à tout le pétrole que j'ai déversé depuis dix

ans. Et j'ai pensé aux livres. Et pour la première fois je me suis rendu compte que, derrière chacun de ses livres, il y avait un homme. Un homme qui les avait conçus. Un homme qui avait passé longtemps à les écrire. [...] Parfois, il faut toute une vie à un homme pour mettre ses idées par écrit, regarder le monde et la vie autour de lui et moi j'arrive par là-dessus et boum ! En deux minutes, tout est fini. »

Cette citation est intéressante et nous montre combien le livre n'est pas un objet ordinaire. C'est un objet dans lequel coule le sang humain (un synonyme d'« inspiration » est le mot « veine »), dans lequel le cœur palpite, ce que Montag a bien compris. Et lorsqu'il tente de sauver les livres, il tente de se sauver lui-même et le genre humain.

Le rôle de la littérature : Mais la littérature n'est pas seulement utile, elle est essentielle, nécessaire car garante de notre humanité. En effet, la littérature et si on élargit, l'Art et la Culture est une des choses qui nous sépare de l'état de nature, de l'animalité.

À l'instinct animal, l'homme répond par sa créativité et la possibilité de s'adapter à de nouveaux environnements. Il peut également transmettre ses connaissances.

Le livre est donc doublement important pour constituer notre humanité, d'abord en temps qu'œuvre d'art, ensuite comme média, support permettant la transmission de connaissance.

Aussi, après avoir décliné de plusieurs façon le rôle de la littérature tantôt permettant de « *découvrir une vision du monde* », page 74, tantôt décrite avec une réelle fonction politique et sociale, « *Un livre n'est pas un bibelot que l'on contemple pour se consoler du monde. (...) Un livre c'est un détonateur qui sert à faire réagir les gens.* » comme le dit Daniel page 84, il apparaît qu'elle nous sépare de l'animalité. Deux scènes qui se font écho démontrent que la littérature est la frontière entre l'homme et l'animal.

« Le Professeur : Enfin, Marina ! Le but de la littérature n'est pas de vous réchauffer.

Marina : Ah bon ? (elle jette le livre par terre avec rage) Alors je me fous de la littérature.

Le Professeur : Pauvre petite idiote primaire.

Marina (douce) : Si la littérature est assez cynique pour ne pas voir que je souffre le martyr, je ne vois pas pourquoi je devrais la respecter, moi.

Le Professeur : Vous devenez un véritable animal, Marina.

Marina : Non : je suis un animal.

Le Professeur : Même les animaux ont le sens de la durée. Ce livre est éternel. S'il devait brûler, la flambée durerait deux minutes.

Marina : Comment peut-on se préoccuper d'éternité ? »

Dans cette scène, page 36, Marina avoue sans complexe ne trouver aucun sens à la littérature et se déçoit elle-même de son humanité. Alors que dans son dernier échange avec le Professeur, elle est totalement différente. Le Professeur doit lui ordonner de dire qu'elle est une bête, et son geste lorsqu'il jette le dernier livre au feu témoigne de sa très grande humanité.

« Marina : Que ce livre dure jusqu'à notre mort ! [...]

Le Professeur : Dès qu'il est question de ce bouquin, vous parlez avec le feu sacrée, comme une sainte. [...]

Marina : Ne soyez pas jaloux d'un livre voyons !

Le Professeur : Alors dites que vous êtes une bête.

Marina : Je suis une bête.

Le Professeur : Dites que vous n'avez plus rien d'humain.

Marina : Je n'ai plus rien d'humain.

Le Professeur : Alors cela vous est égale que je le détruise, ce livre ?

Marina : Non, s'il vous plaît, ça ne m'est pas égal.

Le Professeur : Alors vous avez menti. Vous n'êtes pas tout à fait un animal. Il vous reste une seule chose humaine et c'est ce livre. »

En jetant le livre au feu, « cette dernière parcelle d'humanité », le Professeur condamne à mort Marina et la littérature. Marina ne se rend pas sur la grand-place parce qu'il n'y a plus de combustibles à brûler et qu'elle redoute le froid. Elle s'offre aux balles du sniper parce que le Professeur a jeté au feu le dernier livre, celui qu'elle aimait. Ce n'est pas un geste de désespoir, ce n'est pas un suicide, mais une sorte de sacrifice. Je me laisse tuer car la dernière raison de vivre est partie en fumée. Je me laisse mourir car je n'ai plus rien d'humain et que je ne veux pas vivre comme un animal. Cela fait penser à une autre phrase d'une résistante célèbre au fascisme, Dolorès Ibarruri, La Pasionaria, qui disait « il vaut mieux mourir sur ses pieds que vivre à genoux. » Il est plus digne de mourir en conservant son humanité que de vivre comme un animal.

La littérature en temps de guerre, l'autodafé : Ce mot vient du latin « actus fidei » c'est à dire acte de foi. Au départ, ce sont des cérémonies de pénitence publique organisé par l'inquisition espagnole ou portugaise. On brûlait les gens jugés hérétiques.

Par extension, cela signifie « détruire par le feu », le feu étant considéré comme un élément de purification, c'est pourquoi on désigne par ce mot l'action de brûler des livres jugés dangereux par une autorité. Ce n'est ni plus ni moins qu'un acte de censure. Et cette destruction doit avoir lieu sur une place publique afin d'avoir un impact fort sur les populations. C'est non seulement un acte de censure mais aussi de violence terrible.

On a tous en tête les autodafés perpétrés par les nazis en 1933 notamment et il peut être bon de montrer des images aux élèves. Montrer aux élèves combien les régimes totalitaires ont peur des livres, œuvres de connaissances, de propagations des idées, de contestations. Pour avoir une meilleure emprise sur les populations, pour contrôler les pensées des gens et éviter que des idées contestataires germent, il faut interdire l'écrit, livres mais aussi la presse d'information. Il peut être intéressant de faire réfléchir les élèves sur le rôle de la presse, et aujourd'hui les blogs et tout autre média relayant des informations. Dans certains pays, des journalistes sont tués, des blogueurs sont emprisonnés ou doivent fuir pour avoir contesté la politique de leur pays.

En Allemagne, c'est contre l'esprit juif que sont menés les autodafés, et Hitler sait pertinemment mettre en scène ces autodafés dans des cérémonies notamment devant l'Opéra de Berlin. Cela prouve qu'en temps de guerre, la littérature revêt une valeur particulière. Détruite lors de cérémonie de propagande, elle est un élément d'enrôlement des esprits à la cause dictatoriale, un acte de foi et d'appartenance au parti. Mais elle a aussi valeur d'exemple.

Car, comme le dit si bien R. Bradbury dans la bouche de son personnage, derrière les livres il y a des hommes. En mettant les livres aux bûchers, les dictateurs envoient un avertissement violent à la population : « si vous déviez de la pensée unique, si vous avez l'audace de penser différemment du régime, alors vous finirez comme ces livres que nous brûlons ».

Dans le livre d'A. Nothomb, il convient d'apporter quelques nuances. La destruction de la bibliothèque du Professeur n'est pas à proprement parler un autodafé. D'abord parce qu'il n'est pas publique, il est intime puisqu'il a lieu dans l'appartement du professeur. Ce n'est pas une destruction massive et gratuite d'ouvrages dans un but de censure, mais pour produire de la chaleur.

De plus, il n'est pas perpétré par une autorité quelconque, mais par trois personnes qui aiment, étudient, ont fait ou veulent faire de la littérature leur métier.

Ces trois personnes sont forcées de brûler ces livres, c'est une question de survie. Cependant, brûler des livres n'est pas un acte anodin. Il est l'apanage des régimes totalitaires et il convient d'en faire prendre conscience aux élèves.

De la destruction des codex mayas par les conquistadors à celle en 2017 de la bibliothèque de Mossoul par l'État Islamique, les autodafés ont toujours existé et existent encore, preuve irréfutable de l'importance des livres.

Les Combustibles est une pièce résolument moderne qui permet à l'élève de réfléchir à l'importance de la littérature, de toutes formes de créations artistiques, de l'écriture, de la presse, et de la liberté d'expression. Si la valeur du livre change en temps de guerre, s'il redouble d'importance, car il est le dernier rempart contre la barbarie, il n'en reste pas moins un élément-clé de diffusion des « idées du monde » en temps de paix. Quand à savoir si des livres ont plus de valeurs que d'autres, il convient de définir sur quels critères...

De quelle façon la pièce s'inscrit-elle dans le socle commun de compétence et les programmes ?

La pièce s'inscrit autour de deux piliers du socle commun : la formation de la personne et du citoyen, et les représentations du monde et de l'activité humaine.

En classe de **quatrième**, la pièce pourra être travaillée autour des notions suivantes : l'individu et la société, dire l'amour. On pourra relever les différents modes amoureux et séducteurs que les trois personnages jouent. Dans un travail d'écriture, il est possible de faire écrire aux élèves un dialogue tragique de rupture entre Daniel et Marina, ou de raconter la scène de rencontre entre Daniel et Marina. On pourra également ouvrir sur la censure et aborder la liberté d'expression et le rôle de la presse et d'internet. Demander aux élèves de présenter une revue de presse autour de la censure dans un pays liberticide ou des autodafés. Afin de travailler l'oral, il est possible de faire lire à haute voix ou faire jouer des passages de la pièce. Un débat peut-être organisé au sein de la classe : Marina a-t-elle raison de partir sur la grand-place ? Dans ce cas, on peut également demander aux élèves d'inventer et de jouer une nouvelle fin à la pièce.

En classe de **troisième**, la pièce entre tout à fait dans le programme car elle est une œuvre théâtrale portant un regard sur l'histoire du siècle. Elle pourra être plus spécifiquement travaillée autour de la notion suivante : l'Art face à la guerre et au totalitarisme. Il peut être demandé aux élèves d'écrire un souvenir de lecture, d'écrire une lettre à la place de Marina à ses parents ou une amie pour rendre compte de la situation, de décrire la grand-place pour exprimer les sentiments de désolation et de mort. Des extraits de *Fahrenheit 451* peuvent être étudiés en parallèle. Dans le cadre du travail de l'oral, il est possible de faire lire à haute voix ou de faire jouer des passages du texte. Un débat peut être organisé sur l'Art comme « détonateur pour faire agir les gens », comme le dit Daniel, et dans ce cas, on abordera la notion d'art engagé.